

Odomo

Odomo (*assis, enlevant une chaussure*) : Je me penche sur la nuit, j'ai l'impression qu'elle me regarde. Je me penche sur la tombe, j'ai la certitude qu'elle me dévisage. Je me dirige vers le temps, j'ai le sentiment que je suis sa proie.

Je suis si peu et tout à la fois. (*Silence*). Si seulement tout cela existait comme blessure. Je suis indécis. Je suis incertain. (*Silence*). Je vacille, je manque. (*Silence*). Un désert de manque. Un océan de désolation. Je suis une création inhabitée. (*Silence*). Je suis une vacuité, tout est plat. Tout a été toujours plat. (*Il se lève, fouille dans les poubelles*).

On nomme les choses même les plus subtiles, imperceptibles, pourtant rien ne prouve qu'elles existent, qu'elles sont utiles. (*Silence*). Je m'émeus d'avoir aimé. (*Avec étonnement*). Qui ai-je aimé, avais-je aimé, et quoi, et qui ?

Nous contaminons les choses au point même qu'elles nous paraissent suffisantes et utiles, pareilles à nous-même. (*Silence, il essaye des vêtements tirés de la poubelle*). Je me demande si j'ai une forme, une figure, peut-être rien qu'une illusion sans origine. (*Silence*).

Je n'ai pas été tout simplement tout ce que je voulais être. Je fus et je suis un fourré d'incohérence. (*Silence*). N'arrive jamais à remplir mon existence, et encore, elle ruse avec moi. (*Silence*). Elle échoue, mais elle ruse. (*Rire très bref*). Au-dedans, au-dehors, elle ruse, et moi comme un enfant hébété et fatigué, je me surprends à être surpris.

(*Examinant ses nouveaux habits et un parapluie qu'il vient de découvrir*). Ma naïveté m'achèvera. J'ai essayé d'être, je m'y suis efforcé, je n'y suis pas arrivé. Ne fût-ce qu'une corde à laquelle je me serais pendu. (*Il ouvre le parapluie*). Je me suis efforcé d'être l'eau du puit, ainsi j'aurais été le refuge pour m'abriter. J'ai échoué, on m'a bu. (*Silence*). Dans cet espace (*Il étreint le vide*), entre mes bras, l'inétreignable.

(*Odomo, hésitant quant à l'emplacement de ses affaires*). Rien qui n'ait encore commencé et qui n'ait déjà fini. J'étais une possibilité qui pouvait accueillir le vertige, le virtuose, le vide, la fadeur dans sa splendeur de donner. (*Allées et venues d'Odomo qui quitte la scène et y revient*). Je tombe, et pas n'importe où, plus je tombe, plus je n'échoue nulle part. Le vide est encore vide. Je n'appartiens ni à l'histoire, ni au temps, ni à la vie, ni à la mort. Peut-être au sommeil, à l'immobilité. Ni au désir non plus, à la douleur encore moins. (*Silence*). Encore moins au plein et au vide. (*S'adressant au public*). Non, à quelque chose de jadis, de plus intensément vaste et étendu, merveilleusement vertigineux et immensément absence et sensibilité. (*Il lève les bras et tourne sur lui-même*). L'arbre seul le sait, je désire être une brindille, un son sans épaisseur.

Au-dessus de moi, là où je suis, la corde et mon ombre (*Il scrute le plafond*). Le sommeil me prend en traître. Je suis plus que jamais vigilant, en éveil. Presque une folie. À peine une ignominie (*Silence*). Ce serait trop dire. Pour rien (*Silence*). Encore plus étrange. Une étrange sensation me prend comme si c'était une chevelure qui m'étreint (*Silence*). Une berceuse qui me prend. (*Allées et venues d Odomo*).

Je voudrais (*Silence*). Parce que personne ne sait. (*Hésitant*). Il me faut accepter. Bien qu'elles ne soient proches (*tournant dans toutes les directions*) cette musique. Cette voix. Cette rumeur. Ce goût. (*Silence*) cette incertitude. (*Silence prolongé, Odomo est agité*). Ni gagner, ni perdre. Cette fin précipitée. Cette peine. Cette enfance. Cette course absurde. (*Il essaye le parapluie*). L'immensité de la nuit. Le silence. (*Silence*). Cette suite déchirée, vaguement gravité. (*Il s adresse au public*). Tout sera là demain, l'asile, le temps, limpide et songeur, fiché dans le froid d'être et d'exister. (*Cherchant partout*). Pourtant, il ne me faut ni céder ni refuser.

Je parle de quand..., une voix de très loin venue, à jamais tendue et étrange. (*Silence*). La mort brille, lentement, immaculée, bariolée.. Elle se couche contre moi, vive, insaisissable, fouguese, secrète, invisible, glaneuse de sommeil. Je pensais qu'il n'y avait plus rien au monde et que j'étais seul. (*Odomo s agite, fouille la poubelle*).

Je n'y suis pour rien. Je ne sais que faire. Combien j'ai aimé de petites choses sans importance. Mieux que le rien. J'aime et je quitte, à fleur des choses. (*Silence*). Au besoin, je quitterai le vent, ma tête nue ne pensera rien. (*Il tourne sur lui-même*).

J'accéderai à la beauté, à ce qui est moche aussi, au baiser de l'enfance (*Odomo songeur*). Comment habiller ces chemins ? Par où commencer ? Ne serait-ce que pour satisfaire le hasard.

Peu importe, jour après jour (*Odomo retourne à la poubelle, fouille, essaye d autres habits*), viendra l'errance, un lieu en marche vers le chaos, (*Silence*) chaos comme lieu de naissance, comme lieu de perte inattendue, , l'unique voix d'accès à ce lieu : une déflagration démesurée, une tension bergère et hérétique.

Ma vie est une vie de tristesse, d'amour, d'air libre, de vent, d'intuition, de désespoir, un petit quelque chose. Je suis au monde et le monde est à moi. De temps en temps, je goutte à ce cœur. Si bien que vide, (*Allées et venues d Odomo*), il me saisit, je parle du monde, je m'écarte. Il me fait, je me défais. Il me sollicite, je me dérobe. Il me tient. Je me faufile. (*Silence*).

Une chute spongieuse. (*Silence*). On m'interroge. Je m'absente. Délire qui suit son cours, invalide, désarticulé, désaccordé. (*Silence*). Je fréquente l'opaque, j'essaye l'absurde, je cogne l'existence autant qu'elle me cogne, comme si j'étais le dernier survivant. Je plonge dans la débandade en colère et dans un éclat de rire. Je ne

néglige rien. (*Silence, Odomo songeur*). Il arrive que je me trompe – souvent d'ailleurs –, comment dire ? Viens destin. Viens hasard. Loin d'être prêt, je suis sans peur. Que tout vienne mais sans sentence...

Odomo (*songeur, regardant partout*) : Que suis-je ? Je suis égaré, je ne me trouve jamais dans un endroit sans me rappeler un autre. Je suis une île. Que dis-je, un archipel d'îles. Tout se chevauche, change sans cesse sans que je ne le sache, (*silence*). Suis-je ici ou ailleurs ? Je ne sais l'affirmer. À la fois seul et toute une tribu, je ne sais rien de moi ni où j'en suis. J'ignore ce que je suis et dans quel bord du monde je suis (*il fait des pas hasardeux*).

Me voici une brindille, un grain de sable, une brise, un frémissement, un son bref, un éclat de lumière pour qu'arrive l'impossible, (*songeur, il continue*), me voici un néant qui rend sourd et aveugle, un élan pour aller nulle part. Un geste au rebord du temps. Un reste suspendu comme une promesse dans le vent du large. Une malice dans le désordre du temps, (*il tourne sur lui-même*). Cette figure, cette déchirure qui s'invente au jour le jour. Ce souffle qui menace de casser, de rompre à tout moment. Tout peut finir d'un instant à l'autre. Un souffle tendu livré à l'abandon (*allées et venues frénétiques d'Odomo*).

Tout me laisse dans le peut-être de l'imprévu. Rien ne se nomme ni ne prend une forme nommée. Tout est ouvert aux chocs, aux feux, aux crises, aux tabatières des désirs.

En ai-je eu seulement ? Qu'est-ce qui a fait ou fait obstacle ? Toutes les distances sont fragiles et débordent du monde, de mes mondes. Rien ne tient debout, en vain, je ne crois en rien. Je préfère l'abandon comme une promesse qui manque, (*silence*). Peut-être est ce l'oubli qui nous laisse aux hasards des dés, aux naufrages de l'absence ? Rien ne nous aide, ni de près ni de loin. Nous portons les balafres du vent et ses traces rendues à leurs errances (*il vacille, hésite, ses gestes sont imprécis*).

Du vent, j'ai son visage. Du cadran du temps son désordre. Dans la magie de ne rien saisir, je retiens que j'ignore mon nom. Je viens sans avenir ni passé, avec tout ce qui est rendu à l'errance. Des fragments de moi-même se fauillent d'entre les mailles de la raison. On pense que je viens de si près et de si loin, avec tout ce qu'il y a d'océan et de ciel, (*un temps*). Je viens de derrière les terres douces et fourbes avec tout ce qu'il y a de soudain, de perdu, d'étanche et de transparent. Je viens

avec toutes les colères et tout les rires hilares parmi les tristesses, (*silence, il se tord, tressaille*). Je ne regrette rien, je ne crains rien, je ne saisis rien, ne possède rien. Je pense qu'il s'agit de perdre, de ne cesser d'être avec soi, seul, dans les possibles des mondes, (*silence*). Que s'agit-il de perdre ? Tout ce qui nous met en cage. D'avoir trop fait, la mort sonne au seuil de nos désirs. Je viens d'entre tout ce qui est abandonné, imperceptible et n'est pas écrit, attendu, préparé, voulu et qui pourtant surgit, fait peur, fait doute, fait halte (*un temps, il se tâte, inquiet*).

Je viens d'un monde muet d'entre les barbelés, d'entre les ailes des oiseaux migrateurs. Voilà que je glisse, j'ouvre les yeux, j'éclate de rire à plein poumons, (*un éclat de rire bref*). Tout se brise, éclate, glisse, fait irruption, menace, cesse, ouvre, manque, effraie, promet, excède, force. Tout est en jeu, hors jeu (*il sort de la scène, revient, disparaît*). Rien ne peut être épargné. Tout n'est pas, si ce n'est jamais le moment, il paraît que, je pense que ça a duré (*silence, un temps*). La mienne l'a toujours été. Qu'est-ce que je ne pouvais savoir. Un jour viendra, je m'écouterai. J'espère que je vivrai jusque là. L'aléa peut être simulé.

Mes mains sont plus nues qu'à ma naissance (*montrant ses mains au public*), à chaque venue au monde, je suis encore plus nu. Chaque instant de ma vie est une venue dans la douleur. Quel mot viendrait-il après la douleur ? Mes yeux n'ont plus de terre ni de lieu. Ils ont quittés des rives pour tant d'autres. À distance, ailleurs, se répètent et se complètent (*silence, marchant tête baissée*), gracieux et troublants, fugue, voile, roseaux, obstacle, branche, au-dedans, bosquets à la fourche du matin, égaré, en mouvement, en terre cuite, glaise (*frottant ses mains*), à l'argile. J'ai des mains et des yeux d'argile pour convaincre ma naissance de retrouver chaque souffrance et chaque plaisir, chaque mot, chaque berceuse, chaque espoir, chaque éclaboussure, chaque étreinte. J'ai des mains et des yeux troubles, fragiles qui cherchent à nommer des histoires (*silence, des pas hésitants dans toutes les directions, il finit par s'asseoir sur une des poubelles, fouille dans ses poches, ne trouvant rien, il ramasse par terre un semblant d'objet*), (*dévisage le monde*), (*silence*), mes venues au monde sont innombrables, comme des éclats, comme averses, comme troubles, insulations, gémissements au creux, à la page, à la marge de l'innommable, sans rien retenir, sans rien craindre.

Quel mot viendrait-il après la douleur ? Le mot rire, aboyer, sautiller, s'encanailler, désertier comme on déserte les pavés des villes quand le soir arrive. S'encanailler comme les abeilles au retour du soleil. Ainsi, toute est promesse et rien que d'avoir attendu quelque chose de semblable, j'ai les fers aux yeux (*rire hilare, malicieux d'Odomo*).

Le temps se courbe. Entre moi et le monde, peu d'ardeur, peu d'énergie. D'avoir trop porter les ailes du vent, le sable rejoint le sable et prend la forme d'un détour comme pour aboutir à ailleurs, à distance, chez les arcs en ciel (*silence, Odomo revient aux poubelles, fouille, retire le parapluie, se promène sur scène*). Je voulais une épaisseur, des figures, des lieux, des verdure à mes haltes où tout semble imprévu, où tout semble venir du silence, d'entre les vents, d'entre les pas des nomades et les plis des hasards comme viennent les étoiles filantes d'entre les vœux. Une étrange et douloureuse distance m'enjambe, surgit avec force et puissance comme pour s'emparer des dernières et vagabondes solitudes (*avec force et silence*). C'est de cette vie que je suis. De cette terre inconnue, de cette argile, de ses mains où tout glisse, roule, fuse, accède, récite et déchire l'immensité de ce qui demeure. Une fuite, une balafre, un paysage généreux de la perte. Entre deux matins comme entre deux orgueils, on peut tenter d'habiter le monde (*il déplace les poubelles, s'agite*). Tout habite là, sans mesure, tant qu'il nous accompagne juste là, dans la meurtrissure ou à côté. Toute cette argile à endurer quand plus rien ne peut nous venir en aide. Sous nos pieds, le sable qui ne parvient plus à nous fredonner.

Sans inquiétude chaque vie reprend son chemin, reconnaîtra le sien à chaque instant où tout semble fragile, fébrile, calme. Pourrait-il y avoir quelque chose de plus nécessaire ?

Comme présence, j'ai choisi la forme du vent. J'ai pris sa forme pour des prunes, juste pour rire, pour marcher vers le monde, sans élans, sans armure, sans date de naissance.

J'ai marché vers le nœud de la douleur, vers le pollen de ses incendiaires, vers les robes de ses crevasses, vers l'ossature de ses frémissements, vers le silex de ses calmes, vers les dégels de ses incertitudes, afin de pouvoir encore mieux comprendre (*Odomo dévisage les alentours, silence*). Rien que mes yeux et mains. Ce que mes mains ont retenu de l'oubli, que du sable et de la paille. Ce que mes yeux n'ont fait qu'effleurer, les plumes des mouettes et les chemins tortueux des crabes dans les rocailles (*les bras ouverts, tendus vers le ciel*). (*Il marche vers les poubelles*). Je marche vers le manque au point de fleurir dans l'incendie de ses pollens. Je touche à chacun de ses murmures puisque j'ai pris le risque. Tout est dans la bouche du vent (*Il imite le vent, les bras ouverts*). Son cœur balbutie et je nage dans ses orages. J'ai mal à mon vide. A deux, nous sommes crédules, absents, guetteurs et meurtriers. Que faire à savoir si l'un a choisi l'autre.

Je cherche mon pareil, il va dans le temps comme va un enfant dans le sable. Je cherche mon pareil dans le silence d'un visage comme va un oiseau à son premier envol sans qu'il y prenne part.

Je vis au fond de moi-même comme un risque vit et bouscule un vœu. Comme une épave qui garderait à son insu l'espoir de se souvenir. Comme un amour qui parcourt ce qu'il prévoit. Comme une anémone qui cherche son existence. Comme un bleu qui passe le seuil des arcs en ciel, je ne retiendrai rien. J'ouvre les yeux et je cède à ma part nuisible de chercher ou de renoncer (*cherchant de son regard, de ses mains et gestes ce qui pourrait le calmer*). À l'approche de l'invisible, tout s'en va jusqu'à l'infirme vide. Rien ne désaltère mon regard. Mes mains, aux faces anxieuses, écoutent le silence si bas des angoisses, dans la rigueur des adieux.

C'était, quand, dans mon audace, j'ai confié ma tombe au vent.

Ce que j'ai vu flotter à l'infini et se taire dans le nid de l'absence, bord à bord avec l'or du temps, dans l'ivoire de la lenteur, comme une saison au grand large, dans l'immense, comme une fraîcheur invitée à la table du silence.

Tarek Essaker

Bruxelles

Juin 2005 – Novembre 2006